



HAL
open science

“ L’air de rien ” : une approche des usagers des rues à Casablanca

Marie-Pierre Anglade

► To cite this version:

Marie-Pierre Anglade. “ L’air de rien ” : une approche des usagers des rues à Casablanca. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2007, Formes et pratiques de l’activité de recherche, 10, pp.25-52. <hal-03189152>

HAL Id: hal-03189152

<https://hal.science/hal-03189152v1>

Submitted on 2 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

L'air de rien.

Une approche des usagers des rues de Casablanca.

MARIE-PIERRE ANGLADE

Architecte DPLG. Doctorante en sociologie de l'urbain à l'Université de Tours, laboratoire CITERES-EMAM (Equipe Monde Arabe et Méditerranée). Membre du LAUA.

Casablanca, moteur essentiel des flux de la conurbation atlantique marocaine¹, présente précisément le genre de contexte pour lequel un questionnement des méthodes d'approche semble indiqué. Les mutations de la conjoncture économique rencontrées par le Maroc à partir des années 1980 ont engendré des situations sociales difficiles à l'origine d'activités professionnelles de rue précaires. La ville bénéficie aujourd'hui d'un climat fragile, mélange d'insécurité, massivement condamnée par la presse et la société civile, et de revendications d'accès aux espaces publics appropriés contre toute attente par des populations que j'avais trouvées pour ma part très stimulantes à étudier lors de mon D.E.A. J'avais alors décrit, selon un protocole d'observations répétées, l'ensemble des pratiques ayant cours dans le plus grand jardin de la ville situé dans le centre : promenades familiales, révisions déambulatoires d'étudiants, conversations entre colégiennes, jeux de football avec paris, joggings matinaux, mais aussi rendez-vous entre amoureux non officiels, consommation de produits illicites (alcool en réunion, psychotropes), repas de non-logés², pratiques nocturnes homosexuelles gratuites et tarifées, pratiques diurnes de séduction hétérosexuelle. J'avais dressé le portrait d'une île dans la ville, havre de transgression de notoriété publique dans la mesure où le

(1)

Les estimations du dernier Recensement Général de la Population et de l'Habitat de 2004 font état de 3,6 millions d'habitants pour la Région du Grand Casablanca (1615 km²), selon le Haut Commissariat au Plan. Pour comparaison, le recensement de 1994 annonçait déjà 3,2 millions d'habitants : on peut estimer à 5 millions cette population sans cesse croissante.

(2)

L'expression « sans-abri » est utilisée en contexte occidental dont le présent propos entend se démarquer : évoquer des personnes non-logées montre que les trajectoires résidentielles instables impliquent, certes, la vie à la rue à certains moments de la vie mais pas seulement. Certaines personnes peuvent habiter chez des parents cycliquement, ce qui les stigmatise tout autant que les personnes vivant à la rue en permanence. Les représentations sont encore très marquées par l'importance de la sphère domestique et des rôles traditionnels de la famille.

parc abritait tout ce que des espaces publics pouvaient recueillir comme usages condamnables par les bonnes mœurs des habitants. Je souhaitais, pour ma thèse de sociologie de l'urbain, ne plus m'intéresser seulement aux pratiques remettant en cause l'injonction de bienséance des espaces publics, et décrire les modes d'approvisionnement et de partage des produits, les modes de sociabilité dans les échanges avec la famille et les connaissances de rue, l'entretien des réseaux d'entraide, la question de l'image de soi à l'épreuve des normes sociales, les codes de fonctionnement à intégrer selon les espaces...

J'essaierai de livrer ici quelques clefs m'ayant permis de mener mon terrain de doctorat malgré le fait de l'avoir entrepris la peur au ventre. Il ne s'agit donc pas de revenir sur la phase d'écriture relevant d'autres processus, mais sur la communicabilité des méthodes de collecte d'informations : le bricolage du chercheur permettant d'approcher au mieux les acteurs du terrain peut-il se transmettre ?

Du rôle des représentations dans la construction de l'objet de recherche

Pourquoi vouloir cacher qu'à l'idée de devoir m'aventurer en contexte urbain plus que mouvementé, mon idéal d'implication ethnologique vacillait ? Non pas que mon sujet d'étude ait été totalement innovant dans un contexte de recherche plus large : à l'instar des recherches sur les villes du continent américain, et à la faveur de la redécouverte des travaux de la tradition de Chicago, on a vu fleurir ces vingt dernières années en Europe une pléthore d'études sur les figures de la ségrégation socio-spatiale, les pratiques de toxicomanie ou tout autre sujet dit subversif. Mais d'autres raisons présidaient à la nécessité d'inventer les conditions de mon terrain. La première est que chercher à dépeindre certaines pratiques de rue comme la consommation de

produits illicites au sein de métropoles paraît risqué – le mot est lâché. Ces monstres urbains ne semblent être connus de par le monde que pour le lot d'incivilités caractérisant leurs espaces publics. De ce fait, je manquais d'exemples locaux, mon sujet étant inédit au Maroc et a fortiori à Casablanca, dans la mesure où un étudiant marocain soucieux de sa réputation n'est supposé côtoyer en aucune circonstance des personnes dites « déviantes », même dans le cadre de ses recherches universitaires.

D'autre part, cette censure à l'œuvre dans le choix des objets de recherche a généré une hiérarchie entre sujets dignes de recherches ou peu sérieux, pratique décrite et condamnée entre autres par Howard Becker pour qui « le bon goût est une forme puissante de contrôle social » (p.178). Paradoxalement, les études sur les conditions de vie en bidonvilles ne manquent pas : de nombreux étudiants en quête d'une bonne action ont porté un regard pétri de compassion sur les victimes acceptables des différences sociales, les consommateurs d'alcool étant considérés comme le versant indigne de la pauvreté, cherchant leur malheur dans des pratiques coûteuses et égoïstes vis-à-vis de leurs familles.

Ceci implique la troisième raison de ma nécessité à innover dans ma recherche : l'appui local se résuma, en début de thèse, à mon accueil à l'Institut National d'Aménagement et d'Urbanisme de Rabat et aux conseils de ma directrice de thèse, Mme Françoise Navez-Bouchanine, qui eut avant moi à éprouver le terrain de la sociologie de l'urbain au Maroc. Malgré des traditions d'enseignement et de terrains sociologiques riches à l'instar de l'expérience de Paul Pascon, la recherche universitaire n'encourage pas la proximité aux enquêtés, à de rares exceptions près comme au sein du récent Centre Marocain de Recherche en Sciences Sociales³. Je me sentis donc bien seule sur le terrain jusqu'à la rencontre en 2006 de jeunes doctorantes françaises à l'origine d'un renouveau quant au regard porté sur les conditions de vie métropolitaines grâce à leur intérêt pour un terrain au cœur des pratiques habitantes, avec des objets d'études aussi neufs au Maroc que les femmes divorcées ou les prostituées.

(3)

Unité de recherche créée en 2006 par le politologue sociologue Mohammed Tozy à l'Université d'Aïn Choq de Casablanca.

Les représentations sociétales pesaient ainsi de tout leur poids sur mon objet de recherche construit en dépit du bon sens, puisqu'il n'existait pas de telles pratiques au Maroc. Lors d'un colloque où je présentai mes résultats de D.E.A., le modérateur de la séance, géographe marocain, fit remarquer en fin de débat qu'en tant qu'habitant de Casablanca, il n'avait jamais rien vu de la sorte et que sa respectable ville pouvait accueillir l'assistance en toute sécurité !

S'adapter aux habitudes socioculturelles

Lors d'un séjour de 6 semaines en 2003, j'eus du mal à lier certaines difficultés jalonnant mon quotidien aux effets des représentations. L'insistance des invitations des femmes à les accompagner au *hammam*⁴ en est la meilleure illustration. Asthmatique, j'avais déjà à éprouver les pollutions de la ville et ne pouvais fréquenter les *hammam* sous peine d'étouffer. Mes efforts d'explication en matière d'insuffisance respiratoire semblaient pourtant sans effet. Pour tenter de comprendre l'insistance des femmes, je jouai leur jeu et eus comme prévu à subir un malaise en leur présence. Je pensais désormais échapper au *hammam*. Hélas, les femmes, pourtant témoins de la scène, répétèrent leurs invitations, ce qui m'agaçait. Je connaissais le rôle du *hammam* dépassant celui de l'hygiène corporelle, et décrit par Monique Eleb, mais ne soupçonnai pas l'injonction sociétale faite aux femmes de me voir jouer un rôle dans les interrelations du quartier. En effet, la place de ces femmes au sein de la communauté impliquait de m'inviter au *hammam* afin que je sois présentée en tant que bon partie aux mères en quête d'une épouse pour leurs fils. Ayant fait le choix de privilégier ma santé malgré l'intérêt sociologique de la situation, je pris le parti de ne plus répondre, sans réaliser pendant tout mon séjour qu'un rite s'était instauré : les femmes m'invitaient, je me contentais alors de sourire après avoir invoqué mon asthme, elles me suppliaient encore une fois par politesse, et un nouveau sujet de conversation s'engageait de lui-même.

(4)

Les bains publics.

De la proximité aux habitants : se ménager des espaces-temps de respiration

Ayant à l'esprit les prouesses de terrain de William Whyte à « Cornerville » et ne disposant que d'un budget dérisoire, je m'installai en quartier populaire. Je choisis une chambre ensoleillée d'un hôtel de fortune de l'Ancienne Médina donnant sur la rue car, pratiquant le dessin à l'aquarelle, j'avais déjà expérimenté lors d'un précédent séjour les désastres de l'humidité d'une chambre sur cour sur certains de mes croquis, désormais auréolés de tâches indélébiles. L'habitat me servirait à apprendre tout ce qui pouvait l'être par observation : les boutiques servant la soupe au lait et à l'orge pour le petit-déjeuner, le commerce des occupants de l'hôtel (pour la plupart Subsahariens⁵), l'approvisionnement en eau à la fontaine de rue, le commerce de haschich autour du café de la place, la fouille des déchets par certains habitants. Mais ce choix de vie se révéla pénible, entre disputes nocturnes bruyantes aux relents d'alcool, pénurie d'eau chaude et santé chancelante.

D'autre part – il me faudrait quelques années pour en relativiser la portée des erreurs – le terrain se passait mal : à l'évocation de mon domicile à l'Ancienne Médina, je passai au mieux pour une idéaliste hippie en quête d'authenticité, au pire pour une fumeuse de *haschich* à la recherche d'un endroit retiré. J'avais également à souffrir de ne pas avoir trouvé d'intermédiaire fiable pouvant réguler les relations interpersonnelles entre enquêtés vis-à-vis de ma présence sur leur territoire. Après avoir tenté de m'interdire l'accès aux discussions entre buveurs de sa connaissance, une de mes enquêtés non-logée essaya de m'attacher ses services en passant pour mon amie aux yeux de tous. Je cédaï partiellement à ses caprices, tentant de tirer mon épingle du jeu : je lui offris à sa demande une paire de chaussures qu'elle revendit, ce qui donna l'idée à un autre non-logé de manœuvrer pour me soutirer de l'argent. Il me fit rencontrer la sœur de son ex-femme qui l'hébergeait parfois dans l'Ancienne Médina.

(5)

Nourrissant des projets de fuite à l'étranger, des Maliens, Nigériens, Libériens et Mauritanien occupent les petits hôtels proches à la fois des lieux de vente au sol du centre-ville pour leurs activités (vente de contrefaçon et objets artisanaux, mendicité), et des réseaux de passeurs du port.

Cette famille avec laquelle je me liais m'initia davantage qu'aux modes d'habiter. Mariée et mère de famille, Khadija m'ouvrit sa porte, ainsi que celle des foyers de ses parents dans l'Ancienne Médina et de ses sœurs dans toute la ville. L'activité professionnelle de son mari consistait à faire griller des sardines dans la rue pour le déjeuner des commerçants. Je pouvais l'observer par ailleurs, buvant et fumant le *haschich* à domicile, parfois entre amis. Khadija était aussi la première femme battue que je côtoyais. Avec elle, j'apprivoisai les rues de l'Ancienne Médina, j'appris à apprivoiser les transports en commun populaires, je découvris les emballages rouges de psychotropes jonchant une rue entière, elle m'emmenait négocier la viande au *souq*, chercher ses enfants dans la rue, visiter sa belle-sœur à la maternité. Mais devenir une proche d'une famille n'était pas sans inconvénient : peu à peu, Khadija me demanda des services de plus en plus grands – chercher un emploi pour sa sœur, offrir une porte pour son logement à la naissance de son enfant né en hiver, donner des cours de Français à ses neveux – et de l'argent en échange de ma proximité avec sa famille. Bien entendu, Khadija ne procédait pas avec moi différemment qu'avec un membre aisé de sa famille. Mais j'estimai – peut-être à tort – la situation à son avantage. Les années passèrent, m'aidant à espacer mes visites au maximum requis par les règles de politesse.

Pourtant, cette mésaventure se révéla indispensable au travail de terrain et n'était pas complètement expliquée par des différences socio-économiques. Je disposais certes de médicaments contre l'asthme et les allergies alimentaires dont je souffre, de vêtements de rechange et d'un certain niveau de technologie requis par la recherche – un ordinateur, mais surtout un téléphone portable au numéro stable⁶. Mais l'écueil le plus grand relevait aussi d'habitudes sociétales qui m'étaient au début obscures. Je n'avais pu ainsi supporter de me sentir corvéable à merci. Il me semblait que la somme de services que l'on me demandait était exagérée par rapport à l'accueil offert des habitants. L'expérience m'apprit par la

(6)

Les téléphones portables se rechargent avec 20 dh au minimum, ce qui représente une somme d'argent importante. Beaucoup ne peuvent assumer ces frais régulièrement et perdent l'usage de leur ligne. Conserver son numéro de téléphone pendant plusieurs années est un signe manifeste d'aisance.

suite que les réseaux de connaissance au Maroc s'alimentent de ces services exagérément reconduits mais indispensables à tout niveau de la société au maintien des relations familiales d'entraide, de quartier et des relations publiques. Je mis donc un certain temps à comprendre ce que je prenais pour des manœuvres de la part de Khadija et des non-logés cherchant à me rendre service à tout prix et souhaitant ainsi que je devienne l'une de leurs personnes-ressources.

Dans un contexte économique sévère, la question de la proximité avec des personnes démunies s'avère cruciale. Mon immersion en milieu populaire s'était révélée épuisante par manque de distance aux habitants, situation d'une part faisant de moi une personne-ressource aisée, et d'autre part, me soumettant à la torture mentale au quotidien. Pour mes deux séjours suivants, l'un de 10 mois d'octobre 2004 à juillet 2005, puis un second de 5 mois de février à juin 2006⁷, je ressentis l'urgence de rompre avec le terrain, afin d'oublier la noirceur de situations déjà pénibles à consigner dans mes carnets de bord⁸. Car malgré tous les efforts déployés, voilà ce qui ne peut s'apprendre qu'avec du temps : avoir l'estomac de tout entendre.

Définir son rôle

Entamant l'apprentissage de la *derija*⁹, je choisis de mieux définir mon rôle à tenir, toujours soucieuse d'« observer directement les conduites des individus dans des circonstances variées et d'avoir accès à des fragments de vie quotidienne, (...) de percevoir des séquences d'activités dans les conditions matérielles et sociales, dans l'ambiance où elles se sont effectivement déroulées, (...) d'assister à des "événements", c'est-à-dire à des situations imprévues de changement ou de crise, révélatrices de phénomènes latents (...) ignorés jusque-là » à la façon dont opère l'ethnographe selon Olivier Schwartz (p.267). La difficulté à devoir tenir le même rôle à la fois en

(7)

Une bourse Lavoisier du Ministère des Affaires Étrangères, puis une commande de recherche par le Centre Jacques Berque pour les Sciences Humaines et Sociales de Rabat, sur le thème des « filières d'approvisionnement et de l'organisation des marchés informels de la confection à Derb Sultan, Casablanca ».

(8)

Bagarres de sang, visite d'un squat aux odeurs pestilentielles, discussions menées à proximité d'une décharge, attente au tribunal avec la famille du prévenu du verdict de son jugement, etc.

(9)

L'Arabe Marocain. Le Français n'est guère plus parlé au Maroc que par les populations exerçant une quelconque forme de pouvoir, et par les familles ayant les moyens financiers d'assumer l'éducation de leurs enfants dans des établissements privés ou à l'étranger.

espaces publics et en espaces privés lors des visites à domicile aux familles des enquêtés. Or, je ne souhaitais encore endurer « les coûts affectifs liés à une trop grande proximité avec les enquêtés » évoqués par Florence Weber (p.24). Je continuais néanmoins à prendre le thé et à donner un coup de main : accompagner une mère et sa fille chargées de couvertures et de nourriture rendre visite au fils, détenu et consommateur de psychotropes, à l'hôpital ; amener des cigarettes à une non-logée en détention provisoire. Le but du jeu tenait à mettre en œuvre le degré d'honnêteté dans mes liens avec mes enquêtés nécessaire à la collecte d'informations saines. Je tiens ainsi pour la pire des postures celle des « enquêtes christiques » décrites par Roger Cornu, au cours desquelles les chercheurs vont jusqu'à se changer en ouvriers d'usine, domestiques, dockers, ou ouvriers émigrés, et assumer une « double personnalité » entre vie privée et vie professionnelle. Ce genre d'enquête est, à mon sens, très critiquable : ces chercheurs se sentent investis d'une mission de partage du sort de personnes moins favorisées dont ils considèrent que le témoignage direct par le biais de méthodes plus classiques ne peut apporter autant sous prétexte d'une moindre éducation, ce qui peut passer pour un dédain malsain en sciences sociales. Mon travail de terrain me semblait certes devoir obéir à un impératif de vécu, et ceci de manière intuitive comme pour de nombreux aspects de mon bricolage de terrain, mais aussi à une certaine honnêteté. Or, les enquêtes christiques permettent l'accès à des mondes sociaux riches à décrire, mais par le biais d'attitudes en porte-à-faux vis-à-vis des enquêtés, comme l'adoption d'une démarche corporelle imitée ou d'un maquillage noir pour la peau.

Le degré d'implication de Loïc Wacquant semble plus louable, sa « participation observante » (p.34) permettant une honnête proximité avec les habitués d'une salle de boxe et la mise à jour de liens sociaux d'habitude travestis par le dispositif des entretiens. De même, l'adoption d'un rôle par Élisabeth Pasquier qui jardina pendant 9 ans à l'instar de ses enquêtés :

« À la Fourmillère, je réponds autant aux questions des autres jardiniers que j'en pose et il arrive souvent qu'on vienne spontanément me parler : je ne cherche pas à savoir, je finis par apprendre. Il m'a fallu parfois attendre longtemps pour connaître le travail d'un de mes voisins, le nombre de ses enfants ou s'il possède une maison au pays. Mais cette durée a aujourd'hui du sens dans l'analyse. Choisir de ne pas dire, attendre pour dire, se refuser à dire, sont des informations du plus grand intérêt lorsqu'on travaille sur les dédoublements d'espaces sociaux. »
(Pasquier, p.39)

Je choisis de tenter de fréquenter différents groupes d'usagers des rues, puis leurs familles sur invitation, après m'être identifiée clairement comme une étudiante réalisant un travail descriptif de l'ambiance des rues de Casablanca, donnant aux discussions le ton de l'échange amical pacifique. À la question « Qu'est-ce que tu fais ici ? », je prévis de répondre en termes simples par un « pitch » mi-derija, mi-Français : « Je suis étudiante. Je parle avec des gens dans la rue. Ils boivent, fument ou vendent des choses pour vivre. Ils me racontent ce qu'ils aiment ou non à Casablanca. » Restaient à établir la prise de contact et la mise en confiance nécessaires à ces échanges.

De la mise en confiance *l'air de rien*

J'élaborai une ébauche de procédure inspirée de mes études d'architecte durant lesquelles j'avais remarqué que bien souvent, des personnes venaient d'elles-mêmes m'offrir leur expérience des lieux alors que j'effectuais des relevés de site dans le cadre de projets. Je pris le parti, à Casablanca, de soumettre ma présence au quotidien aux personnes dont je souhaitais apprendre. En attendant le moment où, dévorées par la curiosité, elles viendraient d'elles-mêmes me questionner sur les raisons de ma présence insolite en ces lieux, je réalisais quelques relevés graphiques des situations observées

– morphologie du site, plans de situations, apparences et postures des acteurs, déchets, matériaux et objets apportés sur le site. Misant sur le long terme, je fis le pari que mon intrusion dérangerait moins si elle était silencieuse dans un premier temps. De plus, tenter l’approche frontale peut s’avérer dangereux. Mieux vaut mettre à profit la période d’observation initiale afin d’apprendre à reconnaître les visages, de repérer les affinités de regroupements, les horaires et les lieux de consommation, mais aussi d’évaluer les risques et les possibilités de fuite. Être là l’air de rien, c’était éviter d’éveiller des soupçons de risques dus à mon unique présence qui pouvait prêter à confusion : la loi punit plus sévèrement les délits opérés sur les étrangers considérés comme ressources nationales. Ma présence pouvait, par conséquent, déclencher un excès de zèle policier souhaitant me protéger. D’autre part, au-delà de la prohibition des produits, le tapage rendant visible leur consommation sur la place publique est passible de prison.

Je compris dans ce sens qu’il me fallait taire le fait d’être architecte. La question foncière à Casablanca – entre habitat illégal, jeux spéculatifs de promoteurs privés, et aspiration royale à voir Casablanca jouer un rôle croissant dans le développement du Maroc – se pose avec tant de difficultés que ma présence aurait immédiatement été interprétée comme « de l’espionnage ». Pour mes enquêtés, et Harry Martinson l’a décrit avec finesse, « la peur est partout. (...) Pour continuer à trimarder d’année en année, il faut savoir s’adapter à la peur humaine. C’est tout un art qui naît à son tour de la peur qu’a le vagabond qu’on se trompe sur son compte, qu’on le soupçonne – la peur d’être pris pour quelqu’un qui fait peur » (p.44). Distiller par petites touches des mots rassurants. Serrer toutes les mains. Faire la bise aux dames aux visages ravagés. Accepter la friandise industrielle. Parler de soi simplement : la famille, les études, la santé, les problèmes. Montrer une photo de ses parents en promenade, loin du confort d’une maison. Prendre une photo de groupe et en distribuer sans compter. Créer des liens. Reconnaître à la

manière d'Howard Hughes que sur le terrain, on apprend autant de soi que des autres :

« Élargir son propre champ de perception et ses connaissances de cette manière, et contribuer ainsi au développement de la connaissance sociale en général est une tâche ardue, mais excitante et qui procure des satisfactions. L'apprentissage du travail de terrain dans ses deux phases, l'observation et la rédaction de compte-rendu, peut avoir quelques-unes des vertus d'une psychanalyse douce. Mais, comme dans d'autres types de quête de soi, on ne peut se connaître mieux soi-même que si l'on est sincèrement disposé à voir les autres sous un jour nouveau, et également à les mieux connaître. » (Hughes, p.267)

Relativiser l'importance du rôle de la parole

Une fois le premier contact établi, ma fréquentation assidue du groupe permit l'acquisition de connaissances sur les usages liés à l'approvisionnement en produits, les modes d'appropriation des espaces de vie, les liens de sociabilité, les modes de régulation de la violence dans les échanges. Je m'asseyais des heures durant auprès des groupes d'enquêtés, sur un muret, un rocher, un parpaing, un tabouret, un bout de planche, les suivant dans leurs espaces de retrait à la venue de la pluie dans une cabane de bidonville, ou sous un arbre épais.

Au sein des espaces publics, le choix des contacts ne pouvait se fonder que sur la qualité des échanges. Certains consommateurs d'alcool à brûler étaient par exemple abordés plutôt que d'autres pour les moindres risques de violence encourus. Pour certains buveurs de rue aux caractères plus sournois, seuls l'expérience et le côtoiement quotidien pouvaient révéler des risques de vols et des tentatives de dénigrement.

Quant au recours à la parole, il restait illusoire pour beaucoup et ceci pour deux raisons. Tout d'abord, le travail de la

honte fait son chemin dans les esprits. Partager du temps avec les enquêtés, les observer obstinément dans leur environnement restait la seule méthode. Whyte n'avait pas non plus compris immédiatement ce que son allié de terrain expliqua en ces termes : « Vas-y doucement, Bill, avec tous tes "qui", "quoi", "pourquoi", "quand", "où". Si tu poses des questions de ce genre, les gens vont la boucler devant toi. Quand les gens t'acceptent, il suffit que tu traînes avec eux et tu finiras pas avoir les réponses sans même avoir besoin de poser les questions. » (Whyte, p.328) Étudier les actes plutôt que la parole. Je fis ainsi la preuve, par moi-même sur le terrain, que les activités des gens sont révélatrices de leur hiérarchie dans un groupe, qu'elles découlent des compétences personnelles mais aussi de la structure sociale du groupe observé. À la rigueur demander « comment » mais jamais « pourquoi », manière – que je partage avec Becker (p.205) – de contourner certains réflexes d'enquêtés pour la sauvegarde de leur dignité.

D'autre part, la question de la véracité du discours se pose de par la nature des lieux pratiqués : au sein des espaces publics éloignés des espaces privés, hors d'atteinte du jugement de l'entourage et des voisins, les usagers des rues mènent leurs activités selon les règles de ce qui peut apparaître à maints égards comme une seconde vie (sociabilités et activités différentes, recours à la violence pourtant condamné dans le cercle familial). Dans ces conditions, le travestissement de la réalité est légitime. Le recours à un « nom de rue »¹⁰ est ainsi banalisé : la personne s'attribue un prénom fictif qu'il communiquera aux usagers du même espace. Subissant constamment les effets des jeux sociaux dans le groupe (manœuvres de rapprochement vis-à-vis du nanti du groupe pour l'approvisionnement en produits, mensonges relatifs à la rentabilité d'activités professionnelles, différents calculs dans l'échange de services), j'appris lentement à juger de la véracité des informations collectées. J'avais aussi à souffrir paradoxalement d'un accord tacite « donnant-donnant » imposé par les discussions collectives, un devoir de vérité incombait à mes paroles seules par les enquêtés

(10)

Les surnoms existent par ailleurs mais sont attribués par d'autres sur la base d'anecdotes ou de stigmates physiques, et seront vécus douloureusement en tant que tels, pouvant se transmettre aux enfants. Le problème ne peut se régler que par la violence.

soucieux d'échapper à l'image de menteurs et d'arnaqueurs qu'est la leur dans ce contexte de transactions sociales nécessaires à la continuité des activités de leur groupe (approvisionnement, puis consommation sur un mode apparemment festif) mais indignes du point de vue de leur morale.

Privilégier le regard par rapport à la voix, selon les termes d'Olivier Schwartz, fit se déplacer mon attention sur les activités et les usages en espaces publics, ce qui comporte l'avantage de ne pas enfermer les enquêtés dans des typologies rigides comme leur classification selon la disposition d'un logement, ou la consommation de tel produit. Cette attitude rejoint l'une des « ficelles » de Becker, « voir les gens comme des activités » (p.86), qui permet entre autres au chercheur d'accepter que les gens s'adaptent aux situations sociales changeantes, au-delà de rôles fixés par avance par certains types. Une autre ficelle de Becker rejoint ma posture d'observation, « les choses ne sont que des gens qui agissent ensemble » (p.90), car elle tient compte de l'importance de la variété d'acteurs entrant en jeu dans l'étude de ce qui peut être un objet ou un déchet au sol, un espace en cours d'aménagement, une situation de conflit dans une rue, ou une situation de mobilité spatiale ou sociale dans les habitudes de consommation d'alcool.

Jouer le jeu des enquêtés

Pour revenir à la question de mon intrusion dans le milieu de mes enquêtés, ajoutons que de nombreuses règles m'étaient édictées au hasard des discussions avec mes enquêtés. On ne m'aurait jamais pardonnée de tenter de les imiter, en buvant ou fumant avec eux. Ils m'accueillaient simplement, fiers d'être abordés par « quelqu'un de normal » et demandeurs de reconnaissance sociale. Je ne le réalisai pleinement que lors d'un incident. Le verre circulait entre mes enquêtés. L'un d'eux le remplit et le tendit à un autre qui

discutait joyeusement sans prêter garde au verre. Je fis mine d'avancer mon bras pour rapprocher le verre du distrait, ce que l'on me reprocha : « Non, toi, tu ne touches pas le verre : tu es quelqu'un de bien ! » Il était arrivé sensiblement la même anecdote à Whyte :

« Cherchant à me mettre au diapason de leur conversation, j'ai fini par lâcher un chapelet d'injures et d'obscénités. Ils se sont tous arrêtés de marcher et se sont tournés vers moi, stupéfaits. Doc a secoué la tête et a dit : "Bill, t'es pas censé parler comme ça. Ça te ressemble pas." J'ai essayé d'expliquer que je ne faisais qu'utiliser le langage de la rue. Mais Doc a insisté : ce n'était pas mon genre, et ils voulaient que je reste comme j'étais. Ce n'était pas seulement un problème de langage plus ou moins obscène. La leçon de cet incident, c'est que non seulement les gens ne s'attendaient pas à ce que je sois exactement comme eux, mais en réalité ils étaient intéressés et contents de me savoir différent, pour autant que je manifestais moi-même un intérêt amical à leur égard. J'ai donc abandonné mes efforts d'immersion totale. »
(Whyte, p.329)

Puisque l'on me voulait différente, je pris l'habitude de cultiver ma réputation d'honnête femme presque à l'excès, arborant une rigidité morale me servant par là même d'écran contre les propositions indécentes. J'adoptai le vocabulaire invoqué en toute occasion par les femmes, « hchouma »¹¹, terme ponctuant sans cesse les reproches assénés par l'entourage qui manifeste ainsi l'injonction sociale à ne pas s'éloigner des cadres normatifs imposés avec force au Maroc, à travers la prégnance des codes de l'honneur, des normes religieuses collectives, de la « bonne réputation », de l'hétérosexisme ambiant.

Une autre manière de respecter les représentations dans la conduite du terrain est de ne pas multiplier les lieux d'observation sur une période donnée. En effet, forte de mes efforts d'adaptation et des apparents liens de confiance établis, j'appris pourtant que réussir à garder le contact ne durerait guère. Afin de cerner aux mieux les processus sociaux

(11)

« C'est honteux ! »

à l'œuvre, et ne pas me faire oublier, des visites presque quotidiennes étaient nécessaires aux domiciles de la famille des enquêtés que je fréquentais parallèlement en espaces publics. D'autre part, les absences ou retards devaient être justifiés précisément, mes enquêtés du bidonville jalouxant mes contacts du centre-ville et chacun cherchant à s'approprier ma préférence pour leur groupe. Veiller à ne froisser personne se révéla ardu. Mieux valait donc dans la mesure du possible procéder par ordre avec les espaces d'étude. Hélas, il fallait aussi compter sur le renouvellement naturel des groupes, les jeunes passant d'un produit à l'autre et succédant aux plus anciens, décédés de maladies et d'accidents fréquents.

Du rôle du hasard

Lors de présentations publiques du terrain en cours, j'eus souvent à répondre à la curiosité de nombreux doctorants et chercheurs dont l'angoisse, vis-à-vis de l'approche à la fois des habitants des quartiers populaires et de personnes plus marquées par leurs habitudes de rue, se résumait par le très laconique « Mais comment faites-vous ? ». Dans le but de paraître crédible, j'avoue ici avoir répondu souvent en omettant ma confiance dans le rôle joué par le hasard sur le terrain, ce qui va à l'encontre du contrôle extrême que semblent poursuivre les doctorants toujours désireux de rentabiliser leur énergie.

Se pose par exemple la question de savoir si un entretien est possible dans de telles conditions – un lieu plus ou moins à la vue de tous avec consommation d'alcool de personnes redoutant l'approche des forces de police –, car mieux vaut garder un certain optimisme. Je m'imposais de compter au plus juste les quantités absorbées. Aux premières blagues douteuses ou à la tombée de la nuit noire de l'hiver, j'étais tentée de partir. Pourtant, beaucoup ne m'adressaient jamais

la parole avant l'absorption de leurs trois premiers verres ce qui retardait le début des discussions. Tout au plus s'agissait-il parfois d'une collecte d'informations ; au mieux, d'un récit de vie mouvementé où s'entremêlent idéaux et regrets ; au pire, d'un refus de collaborer avec l'ancien colonisateur. Autant faire preuve d'humilité : l'enquêteur ne contrôle rien en de telles situations. Un soir que je revins, semblait-il, « bredouille » de mon après-midi parmi mon groupe enquêté, je réalisai soudain combien j'avais au contraire appris : le hasard et un enchaînement de circonstances avaient créé les conditions d'une moindre alcoolisation du groupe – une personne manquante, moins d'argent et d'alcool, ambiance festive rompue, parole rare, humeurs ténébreuses – et par là même, modifié les règles en matière d'approvisionnement et de bonne tenue des « réunions ».

Par ailleurs, s'investir dans le long terme sur le terrain sans trop d'empressement reste la meilleure attitude. Certaines personnes de Casablanca m'ont connue, vue ou aperçue dans la rue sporadiquement sur six années et gardent à l'esprit les services que j'ai pu rendre. Quelques-unes de ces personnes m'ont confié que la chose la plus importante dans leurs liens avec moi consistait en l'absence d'« histoires », ce qu'elles apprécient dans un contexte où les humeurs et les attitudes changeantes, fonctions des produits consommés et des difficultés à s'en procurer, affectent les relations interpersonnelles. Ces variations ont logiquement influé sur mon terrain, d'avance voué à l'échec si j'avais fait preuve d'impatience.

Le long terme du terrain comporte un autre avantage décrit par Whyte, celui d'être en mesure de tenir compte de l'évolution dans le temps des événements, de la psychologie des personnages, des rapports sociaux qui les lient, et de la morphologie de leurs lieux de vie : « Il me semblait que je pourrais mieux expliquer le comportement réel des gens en les observant dans la durée qu'en les saisissant à un moment donné de leur évolution. En d'autres termes, je réalisais un film, au lieu de prendre une image fixe. » (Whyte, p.344)

Reconnaître que le contrôle de la collecte d'informations sur le terrain est illusoire n'interdit pourtant pas d'agir sur certains critères pour tenir dans la durée : je réfléchis par conséquent aux précautions dont je devais m'entourer quant à ma sécurité.

Dilemme de l'assistance féminine ou masculine en espaces publics

La question de l'assistance d'un traducteur ou accompagnateur se révéla épineuse dans un contexte de danger manifeste. En effet, certains espaces d'études présentaient l'inconvénient de n'être pratiqués que par des personnes à la marge. Au début du terrain, je me fis accompagner en ces lieux par un jeune homme, Hassan, rémunéré afin de traduire les conversations et m'assister en cas de problème. Pourtant, ce recours ne constitua pas la meilleure des solutions. Le chantier de la nouvelle marina était approprié de longue date d'un côté par des buveurs en réunion, et de l'autre, par des projeteurs de fuite à l'étranger¹² et des non-logés extrêmement violents sous psychotropes.

Pour le premier espace, la présence d'Hassan posa problème car mes efforts n'instaurèrent la confiance que lorsque je revins seule. Hassan représentait, selon mes enquêtes, un danger pour ma sécurité. Pour le second espace, ma stratégie de mise en confiance opéra si bien qu'Hassan se mit à boire en mon absence en compagnie des deux projeteurs de fuite ! Devenu trop proche d'eux, il lui serait immanquablement demandé d'entrer dans le jeu hiérarchique des joutes de rue, les non-logés n'ayant en tête que de me détrousser, comme cela était déjà arrivé à un touriste italien en ces lieux. Hassan se trouva engagé dans une bagarre verbale et physique contre trois hommes dans l'unique but d'être testé dans son aptitude à défendre son honneur. Comprenant la situation à l'inverse d'Hassan cherchant à faire la preuve de

(12)

Ces termes désignent les jeunes concernés par les expressions journalistiques consacrées – mais peu rigoureuses – comme « clandestins » ou « candidats à l'émigration clandestine ». Quelle publicité pour cette étrange candidature souterraine ?

sa force physique, je réussis à affirmer ma domination sur tous en criant plus fort que n'importe qui, et en menaçant ce petit monde de vengeance.

On voit ici combien cette question de l'accompagnement, doublée de celle de la langue, peut poser problème au terrain. Susceptible d'apporter un éclairage à certaines situations, l'interprète est aussi perçu comme un signe de faiblesse car il est un frein à l'immersion de l'enquêteur. L'autonomie étant souhaitable pour la mise en confiance, je ne devrais à l'avenir me faire accompagner uniquement en espace risqué. Car un interprète est une personne supplémentaire à faire admettre au groupe des enquêtés à qui il impose un savoir-faire de par son aisance en Français. Le dilemme est complet quand on sait que cacher ses progrès dans l'apprentissage de la langue peut s'avérer utile. Bien peu de conversations auraient été entendues si les enquêtés avaient saisi l'ampleur de mes progrès en derija.

Quant au recours à une assistante, pratiqué à deux reprises, il s'avéra toujours mal aisé : outre la question de la sécurité, elles coururent le risque d'entacher leurs réputations et d'être considérées définitivement comme des femmes de moindre vertu. La sauvegarde de ma réputation, par contre, n'était pas à craindre aux yeux de la population masculine enquêtée. Française¹³, non musulmane et célibataire sans enfant, donc n'engageant que ma personne propre dans ma confrontation aux dangers et libre de toute norme religieuse, j'échappais de manière générale à la stigmatisation à l'œuvre pour les personnes étudiées. J'eus, par contre, à souffrir de la stigmatisation des buveurs de la part de leurs épouses condamnant les pratiques de rue. Afin de me faire goûter au sens mythique de l'accueil marocain, l'une de mes personnes-ressources qui buvait au dehors souhaita m'inviter chez sa famille. Ma position était délicate : j'étais devenue proche du père de famille dans le cadre de mon travail sur les habitudes de rue, cause du conflit permanent animant la famille du fait que l'argent du foyer était dilapidé

(13)

Les Français passent pour des gens courtois en qui on peut avoir confiance. Les Marocains pratiquent, par ailleurs, l'autodénigrement à l'excès. « Maroki » ou « espèce de Marocain » est une insulte !

d'une façon contraire aux bonnes mœurs. L'épouse et sa famille gardèrent toujours leurs distances avec moi.

Je goûtai bien souvent à cette impression de salissure qui me faisait vouloir disparaître au monde : assise au Parc de la Ligue Arabe, près d'un buveur d'alcool à brûler à l'apparence très négligée, et entourée de personnes ivres, j'entendis une Française lancer à son chien s'approchant de moi : « Non, ne va pas là-bas, c'est sale ! » Cette remarque apparemment anodine laisse entrevoir la chosification de la femme dès lors qu'est abordé son rôle dans l'espace public : cette dame oisive d'âge mur rejoignait en ce sens les représentations sociales marocaines dans son injonction à me voir tenir mon rôle, hors de cet endroit qu'elle jugeait moins que décent pour une jeune femme. Dès notre rencontre, Khadija avait fait tout haut cette remarque à propos de mon mode de vie : « Tu as de la chance. Tu mènes une vie d'homme : tu vas où tu veux, tu travailles, tu es libre. » Il était inévitable que l'assignation traditionnelle des rôles, décrite en son temps par Germaine Tillion et plus que jamais à l'œuvre, n'exerce une certaine inertie sur mon terrain.

Paraître moins faible : marcher comme un homme

Pour favoriser mes déplacements, j'adoptai quelques règles. Il était entendu que je ne devais porter ni montre, ni bijou, ni parfum, ni maquillage. Je choisis un téléphone portable bas de gamme. La rumeur rapportait en effet des crimes de sang de rue dans l'Ancienne Médina du fait de téléphones high-tech convoités à l'excès. Je décidai de communiquer mon numéro de portable à tous sans distinction. Mes vêtements étaient par contre un souci : je ne pouvais m'habiller en vêtements de contrefaçon, car les tailles standard ne m'allaient pas¹⁴! Je trouvais la djellaba peu chaude pour l'hiver rude, traditionnellement portée sur un pyjama et bien trop féminine pour mon travail de rue.

(14)

La réduction des frais de production dans la contrefaçon passe par un choix de tailles restreint et adapté à la population de clients la plus à même de dépenser son budget en vêtements : les adolescents.

J'optai pour des jeans gris, des chemises ternes trop grandes et des chaussures de randonnée lourdes permettant de porter des coups en cas de problème. L'idée me vint de masculiniser davantage mon apparence : je sacrifiai mes cheveux mi-longs au salon de coiffure d'une connaissance de Khadija selon l'intuition que ma quête d'une approche féminine de pratiques telles que la consommation de produits illicites devait me conduire en d'autres lieux que les rues. De multiples visites au salon m'offrirent un autre versant des pratiques de rue que je décrivais : je pus observer ce genre d'habitudes dans ce salon de la Médina où *haschich* et alcool se partageaient entre clientes et amies. Le contact ainsi établi, je pus plus tard mener un entretien à son domicile avec le frère de la coiffeuse, consommateur de psychotropes¹⁵.

Le but de ce travestissement un peu naïf n'était certes pas de passer inaperçu – mes lunettes de myope aux verres teintés jouaient déjà contre moi –, mais plutôt de paraître moins faible. Aucune hésitation, de l'assurance dans les gestes, pas de doute sur le parcours et adopter une vive allure en toutes circonstances. Apprendre somme toute à marcher comme un homme. Les femmes se déplaçaient les yeux rivés au sol, afin de ne pas risquer passer pour une femme légère à la recherche de clients¹⁶. Balayer au contraire l'espace de regards sûrs, ne pas sourire. Et en cas de problème, ne pas montrer sa peur. Tenter de se rassurer en cherchant des yeux les personnes les plus âgées, les plus respectées, celles qui ne voudront que vous éviter les ennuis car ils en auraient eux-mêmes à subir les conséquences.

Cet ensemble d'arrangements avec le contexte interroge la gestion des apparences en espaces publics, une attention au milieu pourtant insuffisante au regard de l'équilibre général des relations devant s'instaurer entre enquêtés et observateur. D'autres paramètres entrent en jeu lorsqu'il s'agit d'instaurer une paix relative.

(15)

Avec eux, l'approche ethnologique de rue était impossible : en représentation permanente dans les espaces publics, ils exhibent les cicatrices de leurs blessures à la lame de rasoir, fiers de leur bravoure procurée par ces drogues tant redoutées qui font d'eux des hommes. Il leur est donc possible d'asséner des coups à autrui afin de lui extorquer de l'argent.

(16)

Les prostituées au Maroc n'ont pas d'apparence particulière mais se font remarquer par la gence masculine par l'insistance jugée indécente de leurs regards.

Dresser une géographie du risque

Ne disposant pas de voiture personnelle à Casablanca, le problème de mes cheminements en espaces publics et de l'usage des transports en commun se posa logiquement du fait que je m'exposai ainsi à de nombreux risques, ce qui n'atténa pas mon intérêt pour l'observation des habitants en situation de déplacements dans leur ville. Je pus ainsi établir une typologie de pratiques posant problème à la déambulation en espace public :

- la mendicité déambulatoire : la victime marche dans la rue d'un pas décidé. Elle est abordée par un homme ou une femme qui fait le récit de quelque horreur de la vie pour soustraire de l'argent (parents au Sahara Occidental devant être contactés urgemment par téléphone, enfant aveugle et muet, diabète de la personne elle-même) ;

- les faux guides dans l'Ancienne Médina et le centre-ville : les touristes donnent souvent de l'argent pour se débarrasser de ces « guides » envahissants qu'on peut associer à de la mendicité déambulatoire ;

- les tentatives de séduction, notamment des cadres supérieurs (costumes / cravates, attaché-case, cartes de visite) : dans la rue ou, pour ma part, lors de recherches de contacts dans les administrations ;

- le vol à la tire : les objets de prédilection sont les porte-monnaie au moment où les gens les sortent pour régler leurs achats, les portables au cours de communications déambulatoires, les appareils photo, les petits sacs à main qu'on néglige de serrer fortement contre soi ; il peut s'agir d'une association de jeunes filles, comme dans les bazars de l'Ancienne Médina (la victime marche, une première fille passe et lui ouvre le sac en feignant de trébucher, elle s'excuse ; la deuxième fille double la victime en tentant de fourrer sa main dans le sac si la victime ne s'aperçoit pas que son sac est ouvert) ;

- le vol par menace au couteau : le voleur se place devant la victime menacée d'être défigurée si elle ne donne pas son sac ;

il peut aussi s'attaquer directement au couteau à la bandoulière du sac de la victime, engageant un bras de fer musclé ;

- les voleurs de rue au discours : la victime est assise et quelqu'un s'assied à côté d'elle, faisant mine de s'intéresser à ce qu'elle fait là ; il la menace de la dépouiller de tout ce qu'elle possède si elle ne le suit pas chez lui ;

- les arnaques à la vente : une boîte de portable remplie de pierres, des bouteilles de parfums douteux, et à une plus large échelle, la contrefaçon ;

- les insultes aux femmes qui n'ont que le tort de se trouver là, ou habillées de vêtements jugés indécents au mauvais endroit (« ma ka tmergui ch, ya qahba ? »¹⁷).

J'expérimentai personnellement l'ensemble de ces atteintes en espace public, y compris une attaque au couteau lors d'une visite à un marché de vêtements d'occasion en périphérie. J'avais beaucoup travaillé mon allure pour paraître moins facile à arnaquer. J'avais acquis des réflexes de défense, sachant reconnaître le regard perdu du consommateur de psychotropes. J'avais appris à ne pas répondre au téléphone en pleine rue et à rentrer dans une échoppe pour le faire. Mais mon sac en bandoulière portait désormais la blessure à laquelle j'avais échappé, et mon moral d'ethnologue projetée au devant de la scène, laissant aux universitaires frileux la ventripotence et l'ennui des coulisses, vacillait à l'idée du danger auquel j'avais échappé au cours des années précédentes. Redoubler de conscience vis-à-vis de mon environnement ne suffisait pas : désireuse de dresser une géographie du risque afin d'adapter les conditions du terrain à la fréquentation de ces lieux, j'avais commis l'erreur de me renseigner sur ce quartier auprès d'un enfant du pays, visiblement soucieux de taire la mauvaise réputation du marché !

(17)

« T'as pas honte, espèce de pute ? »
 Dans certains quartiers dits
 « modernes », les femmes peuvent
 goûter à un anonymat plus grand à la
 faveur du desserrement du contrôle
 social et s'habiller à leur guise.

De la variété des personnages responsables de nombreuses incivilités, les voleurs de rue au discours étaient le plus à craindre dans ma pratique quotidienne. Il arriva souvent qu'assise en train d'attendre, de dessiner ou d'observer

quelque usage inédit, je fus menacée calmement : on m'arracherait mon sac si je ne suivais pas l'homme chez lui. Ne pas montrer alors que l'on comprend les menaces. Oser appeler un passant comme s'il était un ami de longue date afin de rompre l'isolement. Tenir bon dans cette guerre des nerfs.

Composer avec la violence

Devoir se positionner par rapport aux forces de police donne à l'expérience du terrain une dimension complémentaire dans la gestion des relations entre chercheur et acteurs des espaces publics. Officiellement, une autorisation d'enquêter est requise, mais la procédure peut évoluer. J'obtins ainsi les autorisations nécessaires auprès de deux services différents, avec des délais variables, soit 4 jours pour mon séjour de 2004-2005, et 3 mois et demi pour mon séjour de 2006. Paradoxalement, ces autorisations ne faciliteront pas les démarches auprès des administrations car leur bonne marche dépend pour beaucoup du bon vouloir des personnes rencontrées.

Dans la rue, les intermédiaires policiers se succédaient, toujours identiques. J'étais assise avec un groupe de buveurs dont le « matériel » – bouteilles et fruits – était caché dans des sacs en plastique noirs. À la vue des policiers, les personnes n'ayant pas de papiers s'éclipsaient, risquant d'être envoyés au Centre de Redressement Social de Tit-Mellil¹⁸. Je restais assise seule, attendant le retour de mes enquêtés, les policiers se contentant de me rappeler que je me trouvais dans un endroit dangereux pour une touriste. Ne voulant pas perdre mes contacts, j'utilisais parfois cette position privilégiée d'étrangère dans certains conflits opposant les non-logés – les plus exposés à l'expédition d'autorité – aux policiers, menaçant effrontément les policiers de témoigner pour coups et blessures sur des indigents.

Deux contrôles d'identité sans conséquence me donnèrent l'occasion de présenter mon autorisation d'enquêter : le

(18)

Ce centre situé en périphérie accueille à la fois des personnes âgées, des malades mentaux, des non-logés, des buveurs trop expansifs et des consommateurs de psychotropes violents. Lors des visites royales, la police effectue des rafles importantes à destination de Tit-Mellil afin de revaloriser l'image de la ville.

premier sur un chantier où ma présence était illégale et le second par un *qaïd*¹⁹ lors de la démolition d'une maison. J'avais refusé de répondre aux questions du *moqaddem*²⁰ du quartier qui exigeait de voir mon passeport plutôt que sa photocopie. Vis-à-vis des relations aux enquêtés présents dans la foule des habitants, je me devais de lui tenir tête. Des rumeurs m'entouraient déjà dans l'Ancienne Médina : j'étais une franco-marocaine à la solde du gouvernement devant rapporter les faits et gestes des habitants. Je ne pouvais me permettre d'afficher de la sympathie pour ce personnage, premier maillon de la surveillance de l'ordre urbain²¹. Pour combattre ma réputation d'espionne, je pris le parti d'intervenir dans des conflits ouverts. J'intervins ainsi auprès d'un buveur de ma connaissance pour le sauver de la bastonnade en vue d'être détrossé de son maigre salaire du matin. Ma réussite dépendit davantage de l'effet de surprise que de mes connaissances en *derija*. Mais je séparai à temps mon protégé qui fit le récit de nos aventures au bidonville où nous nous rendions souvent ensemble à pied. Désireux de me rendre la pareille, mes enquêtés furent de plus en plus aux petits soins. J'eus ainsi l'assurance de ne rien craindre lorsqu'ils se déplacèrent, pour leurs réunions de boisson, du bidonville au chantier, territoire à hauts risques. Je ne me déplaçai désormais plus sans mes gardes du corps, souvent d'anciens détenus, aussi redoutables que les voleurs qui peuplaient le chantier. Femme de caractère, j'avais gagné la confiance de tous et l'on me gratifia alors de la remarque suivante : « ntiya bent dderb daba ! »²² Certains pensaient ainsi que je faisais un peu partie du décor, ce qui m'emplit de bonheur.

Je fis pourtant presque avec effroi l'expérience de mon adaptation au contexte d'insécurité. En juin 2006, la foule des spectateurs venus suivre sur grand écran les matchs de la coupe du monde de football se mêlait étroitement à mes enquêtés sur leur territoire. Assise auprès d'eux, j'observais les éventuels conflits lorsqu'une jeune fille étrangère, blonde et frêle, portant pantalon court et sandales, traversa la place. Je me mis à réfléchir à sa situation et me surpris à penser que de

(19)

Supérieur du Commissaire de Police.

(20)

Chaque quartier comporte un habitant habilité par la police à lui rapporter le moindre événement.

(21)

Cette peur de l'espion est encore aujourd'hui palpable, réminiscence d'anciens réflexes acquis sous le règne d'Hassan II connu pour avoir fait quadriller le pays d'espions. Malgré le fait que les habitants ont pu commencer à émettre des opinions politiques, à la faveur du changement de monarque en 1999 et de l'avènement d'un climat sociopolitique plus clément qualifié de « transition démocratique » par le milieu journalistique, l'ancienne phobie de l'espion du quartier hante encore les esprits les plus hardis.

(22)

« Tu es une fille du quartier maintenant ! »

tels vêtements ne pourraient la protéger. Elle paraissait si faible, une proie blanche et fragile. Au moment où je voulus commenter son passage, mon voisin lança qu'elle ne devrait pas se trouver là et qu'il faudrait la prévenir du danger. Je réalisai avec étonnement que mon esprit avait suivi le même cheminement que celui de mes enquêtés : j'étais arrivée à penser comme eux.

De la personnalité de son terrain

J'étais venue me chercher à Casablanca, j'avais tout fait pour me bousculer, esquissant le projet d'une expérience personnelle unique au contact des personnes les plus inattendues. Cette rencontre, aussi bouleversante soit-elle, ne doit pas masquer la réalité des aléas du terrain. Car c'est précisément l'alternance de périodes de grande jubilation intellectuelle et de profonds désespoirs, vis-à-vis d'erreurs de terrain et de la connaissance de destins cruels, qui devient le moteur du chercheur soucieux de participer au modelage du portrait vivant d'une ville et de sa société.

Si les clefs de cette approche ne semblent pas transposables à tous les terrains de rue, il apparaît néanmoins qu'un renouvellement de l'approche du terrain est possible lorsque le chercheur ose une certaine liberté avec les outils méthodologiques. Accordant une large place à l'intuition, il est alors à même de créer les conditions d'une adaptation souple et attentive au milieu. Dans ce sens, il lui est nécessaire de faire évoluer les outils non seulement dans une perspective sociologique, mais aussi dans le but de permettre son épanouissement personnel sur le terrain où s'expriment au mieux ses compétences aussi diverses soient-elles. Aujourd'hui encore, je me plais à aborder la recherche à la manière d'un électron libre de composer le terrain, savant mélange d'influences scientifiques, de mes compétences propres et d'attention au contexte. Peut-être est-ce là la clef de tout terrain ? Être à l'écoute de soi autant que des autres.

BIBLIOGRAPHIE

BECKER, H. S. (2002)

Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales
Paris, La Découverte.

CORNU, R.

« Bill Totts et l'enquête christique »
ronéoté.

HUGHES, E. C. (1996)

« La place du travail de terrain dans les sciences sociales », in *Le regard sociologique*, textes rassemblés et présentés par J.-M. CHAPOULIE,
Paris, E.H.E.S.S.

ELEB, M. (1982)

« Le hammam : ambiguïté d'un lieu », in *Les Cahiers de la Recherche Architecturale*, n°10-11.

MARTINSON, H. (2004)

La Société des Vagabonds
Marseille, Agone.

PASQUIER, É. (2001)

Cultiver son jardin. Chroniques des jardins de la Fournillère. 1992-2000
Paris, L'Harmattan.

SCHWARTZ, O. (1993)

« L'empirisme irréductible », in postface à ANDERSON, N. *Le Hobo, sociologie du sans-abri*, Paris, Éditions Nathan.

TILLION, G. (1966)

Le harem et les cousins,
Paris, Éditions du Seuil.

WACQUANT, L. J. D. (1989)

« Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur », in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°80.

WEBER, F. (1989)

Le travail à-coté. Étude d'ethnographie ouvrière, Paris, I.N.R.A., E.H.E.S.S.

WHYTE, W. F. (1996)

The Street Corner Society : la structure sociale d'un quartier italo-américain, Paris, La Découverte.

